

Flux psychique, sémiosis langagière et niveaux de l'analyse linguistique

Régis Missire¹

Résumé

Dans le cadre d'une approche phénoménologique et sémiotique de l'activité langagière, l'étude prend pour objet la question de la sémiotisation du flux psychique et les divers types de sémiosis qui en résultent aux différents niveaux de l'analyse linguistique (système / norme / parole) : signifiance, signification, désignation, expression.

Mots-clés : signifiance ; flux psychique ; sémiosis ; phénoménologie ; Gestalt.

Abstract

Within the scope of a phenomenological and semiotic approach of the language activity, this study focuses on the description of the semiotization of the psychic flux. Furthermore the stress is placed on the several types of semiosis that follow from the different levels of the linguistic analysis (system / norm / speech): signifiance, signification, designation, expression.

Keywords: signifiance; psychic flux; semiosis; phenomenology; Gestalt.

¹ Université Toulouse-Jean Jaurès. LERASS-CPST.

Introduction

Parmi les théories linguistiques qui ont fait cas de la notion de signe telle qu'elle a été élaborée à partir des réflexions de Saussure, une ligne de partage peut être tracée entre celles pour lesquelles la prise en compte du caractère définitoire de la bifacialité des unités devait conditionner la description à tous les niveaux d'analyse, et celles convenant au contraire d'une zone d'applicabilité au-delà de laquelle la notion de signe perdait sa pertinence. La distinction de Benveniste entre niveaux sémiotique et sémantique² de l'analyse linguistique emblématise cette ligne de partage, d'un côté de laquelle on identifiera une tradition que l'on pourrait qualifier de pansémiotique, souvent post-hjelmslevienne, ayant étendu la problématique sémiotique bien au-delà des unités linguistiques minimales et jusqu'aux grandeurs empiriques comme les textes, l'autre côté accueillant notamment une tradition post-benvenistienne, pour laquelle l'impossibilité d'une telle généralisation a justifié le développement d'un concept de signifiance problématisant autrement les relations sons / sens³. Les réflexions qui suivent se situent dans le cadre de la première approche, avec le souci d'y aborder certains des problèmes rencontrés par la seconde. Plus précisément, nous souhaitons, dans le prolongement de Rastier (2001a) qui a montré la nécessité d'élargir la réflexion « du signe aux plans du langage », mesurer ce qu'il advient au sémiotique à travers les différents niveaux de l'analyse linguistique. La question de la sémioticité langagière doit en effet se poser de manière différente selon le niveau auquel on l'envisage, et nous déclinons pour ce faire la discussion dans le cadre général de la tripartition coserienne système / norme / parole (Coseriu, 1973). Introduite pour éclairer les difficultés d'interprétation posées par les diverses valeurs de l'opposition langue / parole telle qu'elle apparaît dans le *Cours de linguistique générale* de Saussure, cette tripartition mobilise trois critères de distinction (abstrait / concret, virtuel / actuel, collectif / individuel) articulés pour analyser les ambiguïtés de l'opposition binaire initiale. Notons qu'un problème de traduction se pose lorsqu'il s'agit de mettre en regard le couple saussurien *langue / parole* et la tripartition *système / norme / parole* concernant la non-équivalence du terme *parole*. Coseriu procède en distinguant *el hablar*, qui correspond à *parole* dans *système / norme / parole*, et *el habla* qui correspond à *parole* dans *langue / parole*. Ce que nous appelons ici *parler concret* traduit *el hablar* (Coseriu, 1973 : 101, notre traduction) :

- 1) Si l'opposition s'établit entre système et réalisation, la langue correspond uniquement au système, et la parole à tous les autres concepts incluant les divers degrés d'abstraction (normes sociales et individuelles) et le plan concret du « parler ».
- 2) Si l'opposition s'établit entre concret et abstrait, la parole coïncide avec le « parler », et la langue correspond à tous les autres concepts incluant les divers degrés d'abstraction (normes et système), qui, cependant, se manifestent

² « Il s'agit de savoir si et comment du signe on peut passer à la “parole”. En réalité le monde du signe est clos. Du signe à la phrase il n'y a pas de transition, ni par syntagmation, ni autrement. Un hiatus les sépare. Il faut dès lors admettre que la langue comporte deux domaines distincts, donc chacun demande son propre appareil conceptuel. Pour celui que nous appelons sémiotique, la théorie saussurienne du signe linguistique servira de base à la recherche. Le domaine sémantique, par contre, doit être reconnu comme séparé. Il aura besoin d'un appareil nouveau de concepts et de définitions. (...) La sémiologie de la langue a été bloquée, paradoxalement, par l'instrument même qui l'a créée : le signe. On ne pouvait écarter l'idée du signe linguistique sans supprimer le caractère le plus important de la langue ; on ne pouvait non plus l'étendre au discours entier sans contredire sa définition comme unité minimale. » (Benveniste, 1974 : 65-66).

³ Cf. par exemple : « Or l'expression sémantique par excellence est la phrase. Nous disons : la phrase en général, sans même en distinguer la proposition, pour nous en tenir à l'essentiel, la production du discours. Il ne s'agit plus, cette fois, du signifié du signe, mais de ce qu'on peut appeler l'intenté, de ce que le locuteur veut dire, de l'actualisation linguistique de sa pensée. (...) Avec la phrase, on est relié aux choses hors de la langue ; et tandis que le signe a pour partie constituante le signifié qui lui est inhérent, le sens de la phrase implique référence à la situation de discours et l'attitude du locuteur. » (Benveniste, 1974 : 224-225).

concrètement dans le « parler ». 3) Si l'opposition s'établit entre social et individuel, la langue comprend le système et la norme, et la parole inclut la norme individuelle et le « parler » concret, qui contiennent cependant les deux autres niveaux.⁴

Analyse que nous proposons de résumer ainsi :

	niveaux de l'analyse			
	abstrait			concret
	virtuel	actuel		
	social		individuel	
typologie de Coseriu	système	normes sociales	normes individuelles	parler concret
typologies de Saussure	langue	parole	parole	parole
	langue	langue	langue	parole
	langue	langue	parole	parole

Tableau 1 – système / normes / parole à partir de Coseriu (1973)

Dans ce cadre général, nous nous interrogerons principalement sur les formes prises par les relations sémiotiques au niveau du parler concret. Plus précisément, nous interrogerons bien les formes du sémiotique aux trois niveaux du système, des normes et du parler concret⁵ mais du point de vue du parler concret. Ce choix s'explique par la prééminence que nous donnons à l'axe abstrait / concret sur l'acte virtuel / actuel dans nos analyses : système et normes ne sont pas des niveaux qui existent à côté ou en amont de l'activité langagière concrète, mais dans l'activité langagière elle-même, envisagée comme réalité polyphasée dont l'analyse doit partir, en s'efforçant d'y reconnaître les formes et fonctions de ces phases que sont normes et systèmes. À rebours donc d'un point de vue idéalisant qui décrirait un parcours génératif égrenant l'actualisation progressive d'unités virtuelles simples, leur concaténation et leur intégration dans des unités plus complexes, nous poserons immédiatement la question de la complexité et de l'inscription matérielle du sémiotique dans la psyché comme site de coexistence de phases diversement abstraites, pour la description desquelles nous privilégierons une problématisation de type phénoménologique. Voici quel sera notre plan : dans un premier temps nous proposons, en nous inspirant de Castoriadis, un cadre général pour situer la place et la fonction du sémiotique dans la structuration du flux psychique (1) ; nous empruntons ensuite aux auteurs qui ont introduit les problématiques gestaltistes en linguistique des principes de structuration d'un tel flux psychique sémiotisé pour le ressaisir en termes de champ (2), au sein duquel nous retiendrons deux niveaux d'organisation fondamentaux, schématiques et thématiques, correspondant à deux valeurs qu'a reçues la notion de forme dans les traditions phénoménologiques et gestaltistes (3). Nous nous intéresserons alors plus précisément aux

⁴ « 1) si la oposición se establece entre sistema y realización, la lengua comprende sólo el sistema, y el habla todos los demás conceptos, abarcando varios grados de abstracción (normas sociales e individuales) y el plano concreto del hablar. 2) Si la oposición se establece entre concreto y abstracto, el habla coincide con el hablar, y la lengua comprende todos los demás conceptos principales, abarcando varios grados de abstracción (normas y sistema), que sin embargo, se manifiestan concretamente en el hablar. 3) Si la oposición se establece entre social e individual, la lengua comprende el sistema y la norma, y el habla abarca la norma individual y el hablar concreto, conteniendo, sin embargo, los otros dos niveles. »

⁵ En convenant de neutraliser l'axe social / individuel, secondaire pour notre propos.

types de relations sémiotiques entre plans (désignation et expression) que chacun de ces deux niveaux d'organisation manifeste (4). Enfin, en complétant la perspective morphologique par une perspective attentionnelle, nous proposerons des éléments de description de l'échelonnement des grandeurs préalablement dégagées sur un vecteur attentionnel (5).

1. Flux présentationnel et sémiotisation de la psyché

Il nous faut donc commencer par préciser le cadre au sein duquel décrire les modalités selon lesquelles les unités sémiotiques existent concrètement dans l'activité de parole, énonciative comme interprétative. Nous partirons pour cela de la description proposée par Castoriadis (1975 : 467) de la psyché comme flux indissolublement *(re)présentationnel*⁶, *affectif* et *intentionnel*⁷, flux « magmatique »⁸ sur lequel le langage offre une première prise :

Les représentations d'un individu (...) – ou mieux : le flux représentatif (– affectif – intentionnel) qu'un individu *est* –, sont d'abord et avant tout un magma. Elles ne sont pas un ensemble d'éléments définis et distincts et pourtant elles ne sont pas pur et simple chaos. On peut en extraire ou y repérer telle représentation – mais cette opération est visiblement, par rapport à la chose même, transitoire (...), et son résultat (...) fait être – par le moyen du *legein* – un fragment, aspect, moment, du flux représentatif comme provisoirement séparé du reste (...) et, pour ce faire, le fixe généralement sur tel terme du langage.

Pour que soit rendue possible cette prise sur le flux qu'opère le langage, il faut cependant que lui-même, parce que fait de la même étoffe présentationnelle, ait été préalablement stabilisé dans un ensemble de formants : la délimitation et la mémorisation de signifiants discrets et relativement stables est la condition permettant que ces moments premièrement prélevés sur le flux puissent y faire retour comme outils permettant d'en détacher d'autres⁹ auxquels ils seront corrélés. Dans un tel cadre, on décrira alors les unités sémiolinguistiques concrètes comme des *corrélations* entre deux types de présentations : les premières (les signifiants) de nature généralement acoustique / graphique¹⁰, les secondes (les signifiés), non spécifiées relativement à la triade présentation / affect / intentionnalité, et plurielles, puisqu'un même formant renvoie généralement à des présentations variées. Selon les choix théoriques opérés on pourra alors diversement considérer le signifié d'une unité sémiolinguistique comme le réseau des

⁶ En suivant Rastier (2001b : 189), nous parlerons dans la suite de *présentations* plutôt que de *représentations* pour désigner les états internes du sujet, sans nous prononcer sur la relation entre ces états et son entour.

⁷ On relira sur cette question les formulations des dernières pages du chapitre 6 de *L'institution imaginaire de la société*, en particulier la section « L'individu et la représentation en général » (466-492).

⁸ C'est-à-dire foncièrement indéterminé relativement à l'ensemble des prédications qui peuvent en être proposées : « Un magma est ce dont on peut extraire (ou : dans quoi on peut construire) des organisations ensemblistes en nombre indéfini, mais qui ne peut jamais être reconstitué (idéalement) par composition ensembliste (finie ou infinie) de ces organisations. » (Castoriadis, 1975 : 497).

⁹ On retrouve ici une variation sur le thème saussurien de la langue comme « espace intermédiaire entre la pensée et les sons (...) [élaborant] ses unités en se constituant entre deux masses amorphes » (Saussure, 1916 : 155), en l'occurrence le magma présentationnel pré-sémiotique, comme cela a été théorisé par Bronckart : « Avant l'émergence du langage, il existe certes un fonctionnement psychique pratique, mais celui-ci repose sur des formes représentatives, non seulement idiosyncrasiques, mais qui surtout constituent une masse continuée et organisée, un amalgame d'images sans frontières nettes. Avec l'intériorisation de signifiants discontinus, des portions de formes représentatives se trouvent réorganisées en signifiés (...), et elles sont par ce fait même érigées en véritables unités représentatives, délimitées et relativement stables » (Bronckart, 1996 : 59). Pour une mise en relation entre Castoriadis et Saussure, cf. aussi Bondi (2014).

¹⁰ On laisse ici de côté les relations entre ces deux types de représentations.

présentations associées à un formant dans une langue donnée¹¹ ou comme l'*unification* de celles-ci, rendue possible, voire encouragée, par l'invariance du signifiant. Castoriadis (1975 : 490) souligne par ailleurs que la sémiotisation ainsi envisagée est non seulement une condition de la conceptualisation, mais également de la conscientisation :

L'imagination radicale ne pourrait jamais devenir pensée, si les schèmes et les figures qu'elle fait être restaient simplement pris dans l'indéfini du flux représentatif, s'ils ne se « fixaient » et ne se « stabilisaient » pas dans des « supports » matériels-abstraites (matériels en tant que *ceci* déterminé, abstraits en tant que valant au-delà de ce *ceci* déterminé), à savoir, pour parler brièvement, des *signes*. Le langage n'est pas seulement instrument de communication entre différentes consciences ; il est fondement de la communication de la conscience avec elle-même – autant dire, simplement, de la conscience.

Le même thème du conditionnement sémiotique de l'émergence de la conscience se retrouve dans certains courants de la psychologie du développement inspirés de Vygotsky comme l'interactionnisme socio-discursif, pour lequel une telle sémiotisation de la psyché, supposant discrétisation des signifiants et intériorisation de la relation signitive des unités représentatives, est une condition pour que puisse se « déployer le mouvement auto-réflexif caractéristique du fonctionnement psychique conscient » (Bronckart, 1996 : 59).

Pour notre propos, nous retiendrons que :

(i) La caractéristique psychique d'une unité sémiolinguistique réside dans la *corrélation* entre une présentation substantiellement typée (son signifiant) et d'autres présentations qui ne le sont pas (ses signifiés) ;

(ii) Les présentations corrélées à un signifiant sont plurielles, et la valeur d'une unité dans une langue donnée consiste dans le réseau des présentations que cette unité fédère, indépendamment des relations entre elles et de l'éventuelle réduction abstractive de leurs différences (cf. *infra*).

(iii) La *stabilité* du signifiant, par l'intermédiaire de laquelle l'individu peut fixer des présentations singulières voire régulières¹², favorise la conscientisation d'une typicité sémantique aboutissant éventuellement au dégagement de concept et à l'émergence de la conscience.

(iv) Indépendamment de toute valeur sémantique spécifique, une unité sémiolinguistique peut être caractérisée comme telle dans la mesure où elle intériorise une *relation signitive*, que nous appellerons ici « signifiante », qui, sans pointer un signifié particulier, modalise le signifiant comme « signifiant », ce qui explique que la perception du langage diffère de celle d'autres stimuli acoustiques ou graphiques. C'est là une condition nécessaire pour échapper à une description de la relation entre signifiant et signifié sur le seul modèle associationniste¹³, qui ne peut rendre compte du fait que c'est précisément cette modalisation du *formant* qui le transforme en *signifiant*. Au niveau du système tel que nous l'avons défini *supra*, la stabilité du formant et la relation signitive qui y est associée suffisent seules à en faire une unité sémiotique.

¹¹ Faisant donc des signifiants, selon la formule de Sapir, des « enveloppes fédérant des représentations (individuelles), ou encore (...) des représentations (sociales) de représentations (individuelles) » (Bronckart, 1996 : 57).

¹² Sans pour autant que celles-ci ne présentent la stabilité définitoire des concepts : « La conscience de la même chose appuyée sur le signe ou le mot est le propre de la psyché humaine. (...) les mots (plus généralement les expressions langagières) qui supportent la pensée ne correspondent pas généralement, dans la réalité social-historique effective, à ce qu'un philosophe appellerait des concepts. Leurs signifiés sont, même en tant que "concepts empiriques", vagues et approximatifs. » (Castoriadis, 1997 : 242-243).

¹³ Pour une critique d'un tel modèle associationniste, cf. Vygotsky (1985).

Plusieurs questions émergent à partir de ces premières distinctions : (i) entre les signes concrets ainsi envisagés comme ensemble de corrélations présentationnelles idéalement discrétisées, et la masse amorphe des présentations qui resteraient insaisissables sans eux, existe-t-il des grandeurs *intermédiaires* qui, sans présenter les mêmes propriétés de stabilité et de discrétion que ces signes, peuvent cependant faire l'objet d'une description dans des termes comparables, notamment à l'égard du critère sémiotique de la bifacialité ? (ii) À quel type d'organisation est soumis chacun de ces plans et les deux pris ensemble ? (iii) Les corrélations entre signifiants et signifiés ainsi conçus sont-elles de nature invariable ou bien peut-on en distinguer différents types ?

2. Du flux au champ

S'agissant de l'organisation du flux psychique tel que nous venons d'en présenter les contours, Castoriadis, sans doute parce qu'il souhaite insister sur sa dimension foncièrement magmatique, indique qu'elle n'est guère déterminable en dehors de deux propriétés très générales : (i) la logique de *renvoi* qui sous-tend la continuité du flux présentationnel, faisant que toute présentation inévitablement renvoie à une autre présentation¹⁴ ; (ii) la structure générale de ce flux que l'on peut *in fine* ramener à une organisation de type figure / fond¹⁵ comparable à celle mise au jour par les psychologues de la *Gestalt*. La problématique de *l'imagination créatrice* qui sous-tend l'œuvre de Castoriadis l'a amené à privilégier la première propriété, la seconde restant à notre connaissance non explorée. On peut cependant, dans le cadre général posé ci-dessus, contribuer à son approfondissement, notamment en mettant à profit les travaux linguistiques directement inspirés par la *Gestalt* proposés depuis plus de vingt ans (Rastier, 1989, 1991, 2003, Rosenthal & Visetti, 1999, Cadiot & Visetti, 2001, Visetti & Cadiot, 2006), les connaissances acquises sur les relations figure / fond étant *mutatis mutandis* reversables à la description des relations entre flux et corrélations présentationnelles évoquées *supra*. On soulignera en particulier que l'hypothèse de la « perception sémantique » (Rastier, 1991), pour laquelle la construction du sens gagne à être décrite, plutôt que sur le modèle d'un calcul opérant sur des unités de format logico-grammatical, sur celui, plus fondamental d'une perception de fonds et de formes sémantiques, est parfaitement affine à la conception évoquée *supra* du sémiolinguistique : envisager en effet les unités sémiolinguistiques comme des corrélations de présentations, invite pour de simples raisons de cohérence à refuser les guises épistémologiques du dualisme philosophique telles qu'elles s'expriment dans les approches logicistes, et justifie la décision de reconduire sur le plan du signifié les principes que l'on sait régir la perception du signifiant puisque l'un et l'autre sont *in fine* descriptibles comme des états internes du sujet. Relativement à la première question que nous posions *supra*, l'intérêt est évidemment de se donner ainsi les moyens de décrire des états intermédiaires entre fonds et formes et les processus de passage des uns aux autres, puisque, dans un tel cadre, une théorie globale du champ précède la description des unités, celles-ci procédant de celle-là¹⁶. Rappelons les principes généraux

¹⁴ « (...) Il existe entre les représentations ainsi segmentées des relations de différentes sortes ; mais la seule qui soit partout et toujours présente est la relation de renvoi : toute représentation renvoie à d'autres représentations (dont ce qu'on a appelé en psychologie association n'est qu'un cas particulier). Renvoie : les engendre ou peut les faire surgir. » (Castoriadis, 1975 : 470).

¹⁵ « Tout ce qu'on peut dire en général sur son [la représentation – RM] organisation se ramène à cette condition presque vide : il y a toujours figure et fond (mais la figure peut devenir elle-même fond et le fond figure (...)). » (Castoriadis, 1975 : 470).

¹⁶ « À partir du moment où, conformément aux conceptions continuistes et anti-élémentaristes de la Gestalt-théorie, on ne part pas de répertoires discrets de primitives et opérateurs, la formation des unités doit découler de la structure du champ global qui est la base de toutes les constructions. Intuitivement, une unité devrait être définie,

d'organisation du champ dans un modèle de type gestaltiste, tels que présentés par Cadiot et Visetti (2001 : 53) :

- Rapport tout / parties : synthèse par détermination réciproque de toutes les dimensions du champ concerné.
- Modulation continue des formes en même temps que délimitation par discontinuités.
- Présence d'un substrat continu : il s'agit d'une condition essentielle, notamment pour toute discrétisation, qui en est constitutivement tributaire.
- Organisation par figures (formes) se détachant sur un fond.
- Caractère transposable des formes.
- Temps de constitution interne à la forme (intégration, stabilisation, présentation par enchaînement d'esquisses), impliquant une structure non ponctuelle du Présent, abritant la manifestation changeante de la forme (donc un Présent 'épais').

Dans un cadre épistémologique proche, Rastier (2007 : 11) a proposé un modèle descriptif de l'organisation de chacun des plans du langage :

Sur chaque plan du langage, l'interprétation perçoit en premier lieu des formes qui se profilent sur des fonds. Les *fonds sémantiques* sont des isotopies, les *formes sémantiques* des *molécules sémiques* (comme les thèmes, par exemple). Les *fonds expressifs* sont manifestés notamment par des isophonies, les *formes expressives* par des formules (figements à divers degrés, dont les formules rituelles sont un exemple éminent). Une *molécule phémique* est constituée par le groupement de traits de l'expression associés en une forme expressive. À un niveau d'analyse inférieur, on pourra également rapporter les continuités prosodiques à des fonds et les accents à des formes.

La partie suivante illustrera certains de ces concepts à l'occasion d'une discussion sur les différentes grandeurs qui peuvent être appréhendées avec la notion de *formes sémantiques*.

3. La forme, entre thème et schème

Dans ses usages philosophiques, et jusque dans les travaux des psychologues de la *Gestalt*, la notion de forme a régulièrement reçu deux sens différents, que l'on désignera ici par les termes de *thème* et de *schème*. Dans sa *Psychologie de la forme*, Köhler (1964) remarque ainsi déjà qu'en allemand le terme *Gestalt* reçoit deux sens, selon qu'on l'utilise en référence aux objets qui se détachent dans le champ, y apparaissent sur un fond peu différencié, y existent comme entités saillantes, y interagissent, etc., ou bien au contraire en référence à la *physionomie* de ces mêmes objets, leurs contours en délinéant alors un profil caractéristique¹⁷. Lyotard (1971 : 271) reprend une telle distinction pour opposer, dans le registre visuel, deux régimes de la *figure*, la *figure-image* (i.e. le thème) et la *figure-forme* (i.e. le schème) :

ou du moins apparaître dans le champ comme une région relativement stable, cohérente, résistante, saillante, etc. (...). » (Cadiot & Visetti, 2001 : 59).

¹⁷ « Le nom "Gestalt" a deux sens : outre la signification de forme, comme attribut des choses, il a celle d'entité concrète *per se* qui a, ou peut avoir, une forme comme l'une de ses caractéristiques. Depuis l'époque d'Ehrenfels, l'intérêt s'est déplacé de ces qualités aux faits de l'organisation et donc vers les problèmes des entités spécifiques dans les champs sensoriels. En conséquence, c'est la signification de Gestalt, celle qui s'applique à un objet spécifique et à l'organisation, qui est sous-entendue quand nous parlons de Gestaltpsychologie. » (Kölher, 1964 : 179).

La *figure-image* (...) que me donnent le tableau, le film, est un objet posé à distance, un thème ; elle appartient à l'ordre du visible. La *figure-forme* est présente dans le visible, visible elle-même à la rigueur, mais en général non vue : c'est la Gestalt d'une configuration, l'architecture d'un tableau, la scénographie d'une représentation, le cadrage d'une photographie, bref, le *schème* (...).

La valeur que peut recevoir une telle conception de la *forme-thème* dans une linguistique de l'activité de parole est aisée à identifier¹⁸ : avec le *thème* ainsi conçu, il s'agit de désigner l'unité de base de l'activité *thétique* rendue possible par le langage, activité qui consiste à poser des objets de discours, décrire les processus les affectant, repérer divers objets les uns par rapport aux autres, les inscrire dans une scène englobante au sein de laquelle leur destin pourra être de mise en saillance ou au contraire de disparition dans le fond, de fusion ou de scission, de reprise¹⁹, etc. C'est une telle strate thématique de l'activité langagière que l'on trouve décrite dans les diverses déclinaisons cognitives de l'hypothèse localiste, pour lesquelles l'activité linguistique, en fait sa strate la plus grammaticale, est conçue comme la construction d'une « scène » (Fillmore, Victorri) ou d'« imageries » (Talmy)²⁰, plus généralement comme la mise en relation dans un espace abstrait d'entités idéelles mimant les relations entretenues par les entités réelles auxquelles le langage est censé référer. En deçà même de la constitution de telles *formes-thèmes*, la description morphosémantique²¹ doit également rendre compte des différentes *formes-schèmes* qui peuplent l'activité de discours en ses différentes strates : à un premier niveau on concevra par exemple la grammaire d'une langue comme un ensemble de schèmes de diverses natures (actancielle, modale, spatio-temporelle, etc.) conditionnant les opérations thématiques évoquées *supra*, et susceptibles de devenir « visibles » dès lors que le grammairien manipulera ses données selon les opérations appropriées. Mais à côté de cette strate grammaticale, une linguistique de la parole doit décrire d'autres types de *formes-schèmes* non directement dépendantes de l'ordre grammatical (et plus généralement d'une linguistique de la phrase), grandeurs qui sont précisément visées par les concepts descriptifs évoqués *supra*.

2. Un bref exemple permettra d'illustrer les modalités d'une reprise sémiolinguistique de cette distinction. Considérons ce haïku célèbre de Matsuo Bashô (*Bashô kushû*, 435) :

(1) Un éclair :
 Dans l'obscurité éclate
 Le cri d'un héron

À un premier niveau, on dira qu'il est question d'un événement (« un éclair ») mis en relation avec un autre événement (« le cri ») repéré lui-même par rapport à un acteur (« un héron ») et localisé (« dans l'obscurité »). Ces processus et acteurs constituent le niveau thématique du texte, conditionné lui-même par le niveau schématique-grammatical (*actualisation*, *quantification*, *focalisation*, *délimitation* des actants et procès et assignation des fonctions syntaxiques). Loin d'être donné dans l'évidence d'un état de choses, le niveau thématique est ici extrêmement *métamorphique* : on pourra s'interroger par exemple sur la nature de la relation

¹⁸ Dans le domaine de la sémantique lexicale, les propositions formulées par Cadiot & Visetti (2001) peuvent se lire selon une telle opposition, la forme-thème correspondant à ce qu'ils appellent *thème*, la forme-schème étant déclinée sur les deux niveaux des *profils* et des *motifs*. Les auteurs récusent cependant les lectures kantienne qui ont été faites de la notion de schème en sémantique linguistique, en proposant d'y substituer, avec le concept de *motif*, un principe d'unification plus « riche », i.e. intégrant les dimensions évaluatives et praxéologiques absentes d'un schématisme trop exclusivement géométrique.

¹⁹ Bernard Pottier, inspiré des schématisations de la théorie des catastrophes a de longue date proposé des schèmes très suggestifs de tels parcours des objets dans le champ. Cf. par exemple Pottier (2000).

²⁰ Sur tout cela, et dans une perspective critique, on consultera avec profit Visetti (1998).

²¹ Pour laquelle le langage, avant même que d'être envisagé dans sa capacité à formuler le compte rendu d'une perception anté-linguistique, ou à en témoigner des effets dans ses régularités grammaticales, doit être problématisé en tant qu'il a lui-même à être perçu sur les deux plans du signifiant et du signifié.

entre l'éclair et le cri, et l'incidence qu'ont sur cette relation les « : » que le traducteur dispose à la fin du premier vers²². Faut-il y voir une relation d'équivalence ou de consécution ? On pourrait être tenté de proposer ici une lecture métaphorique du poème ('cri' et 'éclair' seraient en connexion métaphorique, et 'obscurité' se réécrirait alors 'silence' sur la dimension sonore dans une sorte de quatrième proportionnelle). Cependant, les métaphores sont rares dans la poésie japonaise classique, et le cri du héron peut aussi être envisagé comme *consécutif* à l'éclair, la métaphore le cédant alors à une sorte de métonymie temporelle. Dans une telle lecture, c'est alors toute l'organisation du champ qui est modifiée, puisque l'on n'a plus affaire à un processus sonore (le cri) dédoublé sur une isotopie comparante visuelle (l'éclair), mais à deux processus distincts en relation causale, cette double possibilité redisant évidemment la thématique en cours. Mais indépendamment de ces métamorphoses thématiques, on peut, et cela est peut-être plus conforme à l'esthétique du haïku²³, considérer la rupture syntaxique comme destinée à promouvoir au centre du champ ces *formes-schémes* que sont les molécules sémiques, au détriment de toute synopsis thématique : on relèvera alors que les sémèmes 'éclair', 'cri' et 'éclate' partagent ici la même molécule sémique [/processus/ /intensif/ /ponctuel/ /dissipatif/]. Inaperçues dans la plupart des genres de la parole, travaillées comme un matériau dans les arts du langage, ces formes-schémes habitent toutes les productions verbales et peuvent être rendues visibles par l'intermédiaire de leur transformation²⁴. Par exemple dans le passage suivant d'*Anna, Soror* reconnaît-on une inversion du motif de la « descente aux Enfers » immortalisé par Ronsard, qui sans cette transformation partielle demeurerait peut-être inaperçu²⁵. Par analogie avec le camouflage visuel, c'est le « bougé » local d'une partie de la forme qui permet de percevoir celle-ci dans son intégralité :

[/sombre/, /descente/, /totalité/, /décomposition/] → [/lumineux/, /descente/, /totalité/, /composition/]

(2) Les images d'autrefois rayonnaient de nouveau dans leur jeunesse immobile, comme si Donna Anna, dans sa descente insensible, eût commencé d'atteindre le lieu où tout se rejoint. (Marguerite Yourcenar, *Anna, Soror*)

(3) Adieu, plaisant soleil, mon œil est étouffé,
Mon corps s'en va descendre où tout se désassemble.
(Ronsard, « Je n'ai plus que les os »)

4. Dénomination et désignation des thèmes et schèmes

Les formes-schémes, à l'inverse des formes-thèmes, qui restent dépendantes du découpage en constituants des énoncés, (i) ne reçoivent pas nécessairement de *dénomination* et (ii) ne sont pas nécessairement prises dans un processus de *désignation*²⁶ :

²² Absents de la version originale (pour les lecteurs japonophones : *inazuma ya / yami no kata yuku / goi no koe*). Les traducteurs visent souvent à rendre la rupture entre séquences syntaxiques indépendantes juxtaposées par les « : » ou « - ». Dans le cas de ce texte, ceux-ci forcent cependant la lecture vers l'établissement d'une connexion métaphorique.

²³ J'ai plaisir à remercier Makiko Andro-Ueda pour ses informations relatives à l'esthétique et à la traduction du haïku.

²⁴ « La figure-forme est celle qui soutient le visible sans être vue, sa nervure ; mais on peut la rendre visible elle-même (...) par la transgression de la bonne forme. » (Lyotard, 1971 : 271).

²⁵ J'adapte une analyse de Prevot (2003 : 77).

²⁶ Nous utilisons les termes de *dénomination* et de *désignation* dans le sens que leur donne Kleiber : « On commencera par rappeler qu'une expression (simple ou polylexicale) est la *dénomination* (ou *name*) d'une entité, si cette entité a eu par convention cette expression comme *name*, i.e. si elle a réellement été dénommée ou appelée

(i) Dénomination : alors qu'avoir un nom est une condition nécessaire pour exister en tant que forme-thème, les formes-schémas que sont les molécules sémiques peuvent ne faire l'objet que de *lexicalisations analytiques* (Rastier, 1989, 1991, 2001) en général comprises entre l'empan du syntagme et celui de la période. Ainsi le motif décrit *supra* peut certes être lexicalisé par le syntagme figé « descente aux Enfers », mais cette lexicalisation reste purement méthodologique (*i.e.* métalinguistique)²⁷, et il n'existe parfois pas de syntagme routinisé pour les dénommer : ainsi dans les trois passages suivants extraits de poèmes des *Fleurs du Mal* retrouve-t-on la même molécule sémique [/liquide/, /mouvement ascendant/, /céleste/, /mouvement descendant/]²⁸ dont il n'existe à notre connaissance aucune dénomination conventionnelle (nous soulignons les lexicalisations de parties de forme) :

(4) Ainsi ton âme qu'incendie
L'éclair brûlant des voluptés
S'ELANCE, rapide et hardie,
VERS LES VASTES CIEUX enchantés.
PUIS, elle s'EPANCHE, mourante,
En un FLOT de triste langueur,
Qui par une invisible PENTE
DESCEND jusqu'au fond de mon cœur.
(Baudelaire, « *Le jet d'eau* »)

(5) Comme un flot grossi par la fonte
Des glaciers fondants,
Quand L'EAU DE TA BOUCHE REMONTE
Au bord de tes dents,
Je crois boire un vin de Bohême,
Amer et vainqueur,
UN CIEL LIQUIDE QUI PARSEME
D'étoiles mon cœur !
(Baudelaire, « *Le serpent qui danse* »)

(6) Les FLEUVES de charbon MONTER AU FIRMAMENT
Et la lune VERSER son pâle enchantement
(Baudelaire, « *Paysage* »).

(ii) Désignation : pour mieux faire voir la caractéristique des formes-schémas eu égard à l'opération de désignation, considérons les deux phénomènes de lexicalisation analytique suivants, le premier emprunté à un court texte d'Éric Chevillard, le second à un passage de *Madame Bovary* :

ainsi (cf. *librairie* pour le magasin où l'on vend des livres, *nager* pour une certaine manière de se déplacer dans l'eau et *Paul* pour le voisin du dessus, s'il s'appelle... Paul). On parle de *désignation* quand l'expression n'a pas été attribuée *a priori* en propre à l'entité à laquelle elle renvoie, mais qu'elle permet néanmoins d'y accéder par l'intermédiaire des informations (descriptives ou autres) qu'elle comporte (cf. *le magasin où l'on vend des livres* pour "librairie", *le voisin du dessus / cet homme* pour Paul, etc.). *Dénomination* n'est donc pas synonyme de *désignation* (...). *Dénomination* n'est pas non plus synonyme de *nom*, bien que, très souvent, les deux soient confondus. La dénomination ne se cantonne pas, en effet, au domaine des noms ou substantifs, parce que si un nom (ou *noun*) est bien une dénomination (*name*), l'inverse n'est pas vrai : les verbes, les adjectifs, etc., sont aussi des dénominations. » (Kleiber, 2012 : 45).

²⁷ Une lexicalisation synthétique de la molécule est cependant possible : c'est ainsi le cas dans l'exemple précédent du haïku de Bashô.

²⁸ Nous simplifions la description en ne décrivant pas la structure interne de la molécule. Pour des analyses plus précises sur ce plan, cf. Missire (2018).

(7) Il faut imaginer la douce colline toscane bêtement rompue par un rectangle brut – hérésie géométrique.

Il faut imaginer cette criarde touche de bleu lagon, de bleu chloré au flanc de la colline toscane où se marient si bien le vert argent de l'olivier et le noir du cyprès, dans la lumière dorée, sur fond de terre de Sienna – hérésie chromatique.

Il faut imaginer cette absurde piscine. Et moi dedans.

(Éric Chevillard, *L'autofictif*)

Outre la bascule finale, le caractère plaisant de ce petit texte réside dans la formulation synthétique « absurde piscine », qui effectue la sommation de la molécule [/péjoratif/, /dysphorique/, /rectangulaire/, /liquide/, /bleu/, /chloré/] manifestée analytiquement depuis le début du texte²⁹ :

Il faut imaginer la douce colline toscane bêtement^{/péjoratif/} rompue^{/dysphorie/} par un rectangle^{/rectangulaire/} brut^{/dysphorie/} – hérésie^{/dysphorie/} /péjoratif/ géométrique^{/forme géométrique/}.

Il faut imaginer cette^{/péjoratif/} criarde^{/dysphorie/} /péjoratif/ touche de bleu^{/bleu/} lagon^{/liquide/}, de bleu^{/bleu/} chloré^{/chloré/} au flanc de la colline toscane où se marient si bien le vert argent de l'olivier et le noir du cyprès, dans la lumière dorée, sur fond de terre de Sienna – hérésie^{/dysphorie/} /péjoratif/ chromatique^{/bleu/}.

Il faut imaginer **cette**^{/péjoratif/} **absurde**^{/péjoratif/} **piscine**^{/rectangulaire/} /bleu/ /liquide/ /chloré/. Et moi dedans.

Comparons alors au passage suivant de *Madame Bovary*, dans lequel on observe une lexicalisation analytique de la molécule [/dysphorie/, /itératif/, /non borné/, /privation/], caractéristique de l'ennui³⁰ (cf. Ehrlich [1995], Rastier [2001]) :

(8) La plate^{/privation/} campagne s'étalait^{/non borné/} à perte de vue^{/non borné/} et les bouquets d'arbres autour des fermes faisaient, à intervalles éloignés^{/itératif/}, des taches d'un violet noir sur cette grande surface^{/non borné/} grise^{/dysphorique/privation/}, qui se perdait à l'horizon^{/non borné/} dans le ton morne^{/dysphorique/} du ciel^{/non borné/}.

Outre le fait que l'on ne trouve pas de lexicalisation synthétique de la molécule sémique dans ce dernier exemple, quelle autre différence le distingue du premier ? Précisément le fait que, dans le texte de Chevillard, la lexicalisation analytique est associée à une *désignation* partielle du thème, qui se trouvera finalement *dénommé* à la fin du texte ; à la *sommation* de la molécule sémique sur le plan des formes-schémas correspond une *résomption* sur le plan des formes-thèmes : l'anaphore résomptive « cette absurde piscine ». On pourrait ici reprendre l'une des caractérisations que la notion de thème a reçu en terme d'*aboutness* : dans le texte de Chevillard, dès le début est posé un thème, d'abord avec l'indéfini (« un rectangle »), la continuité thématique étant ensuite assurée anaphoriquement avec le démonstratif (« cette criarde touche », « cette absurde piscine »), et tout le texte est à *propos* de ce thème progressivement dévoilé et finalement dénommé. Rien de tel dans le passage de *Madame Bovary*, où la séquence descriptive est à *propos* d'un paysage de campagne, non d'un sentiment, même si la critique littéraire décrit le procédé utilisé ici par l'auteur comme une extériorisation d'un sentiment intérieur, la « projection » dans le paysage des états d'âme d'un sujet observateur³¹. Mais, avant même de mobiliser de telles catégories anthropomorphiques, il faut

²⁹ Sommation que le lecteur réalise sans doute pour son compte avant la fin du texte.

³⁰ Dans la littérature française du XIX^e, l'ennui est un sentiment de manque (/privation/), vécu de manière répétitive (/itératif/) et qui paraît ne jamais devoir en finir (/non borné/), ce qui a pour effet un ressenti dysphorique de la part du sujet l'éprouvant. Cf. Ehrlich (1995).

³¹ Ici dans un pastiche de description romantique. Cf. Adam & Petitjean (2005).

dire que dans un tel passage vient se superposer à la strate thématique *désignative* une strate schématique *expressive* fonctionnant selon un régime sémiotique différent. On peut alors préciser la réponse aux questions que nous formulions *supra* 2. relativement à la nécessité d'identifier différents types d'unités sémiotiques dans le flux psychique, ainsi qu'à la nature éventuellement variable de la *relation* entre les plans du signifiant et du signifié de ces différentes unités : nous dirons ainsi que l'on ne peut simplement opposer un flux présentationnel indifférencié d'un côté à un système sémiotique stabilisé de l'autre, le second se présentant comme une technique d'« arraisonnement du devenir »³² dans lequel le premier se trouve pris. Ce que nous invite à reconnaître une approche de type gestaltiste telle que présentée *supra* est qu'entre ces deux niveaux, se logent des unités qui, sans être des signes au sens fort, notamment parce qu'elles ne présentent pas des propriétés de formes *fortes*³³, sont cependant des unités sémiotiques dans la mesure où elles réalisent une forme de relation entre plans plus spécifiée que la seule relation de renvoi liant les présentations entre elles au sein du flux. Cette relation, pour la distinguer des relations de désignation / dénomination du niveau thématique, nous l'appellerons relation d'*expression*. Le tableau suivant résume les points développés dans les trois dernières parties :

		types d'unités	opérations	régimes sémiotiques
niveaux d'organisation du champ sémiolinguistique (plan du signifié)	niveau thématique	entités, processus, états, événements, ...	détermination, focalisation, pointage, reprise, résomption, ...	désignation
	niveau schématique	formes sémantiques (molécules sémiques)	diffusion sommation transposition, transformation	expression

Tableau 2. Unités et opérations dans le champ sémiolinguistique

5. Du champ morphologique au champ attentionnel

Ressaisissons synthétiquement le contenu des analyses précédentes : nous avons proposé de considérer que l'on pouvait décrire le flux psychique sémiotisé comme un ensemble de *corrélations présentationnelles* entre unités appartenant à deux plans, un plan du signifiant typé matériellement (acoustique / graphique pour le niveau sémiolinguistique), et un plan du signifié, non typé, au sein duquel nous avons distingué deux niveaux d'organisation, un niveau *thématique* et un niveau *schématique*, les unités de chacun de ces niveaux entretenant avec les unités du plan du signifiant des relations sémiotiques différentes, de *désignation* pour le niveau thématique, d'*expression* pour le niveau schématique. Bien qu'empruntant leurs formulations aux travaux qui ont réinvesti les acquis de la Gestalt en linguistique, les remarques précédentes restent sans doute encore trop abstraites, dans la mesure où, bien que reconnaissant des niveaux d'organisation et des types de relations distincts, elles font peu de cas de leurs modes

³² Selon la formule suggestive de Bruno Bachimont (2010).

³³ Notamment : compacité, stabilité, transposabilité, saillance. Cf. Rosenthal & Visetti (1999)

d'existence relatifs au sein du champ attentionnel. Or les recherches phénoménologiques qui se sont intéressées au langage ont de longue date souligné ce fait que, alors même que les unités du plan du signifiant sont celles qui offrent la plus grande stabilité formelle, elles sont dans l'expérience de la parole toujours *traversées* par l'intentionnalité du locuteur, qui, à tout le moins dans l'usage ordinaire de la parole, vise un sens derrière elles :

Percevant la chaîne parlée, nous entendons du sens, et c'est encore du sens que nous prononçons cependant que notre bouche articule les sons : telle est notre expérience des mots. C'est qu'il appartient au signifiant linguistique de se faire complètement oublier au bénéfice du signifié – sauf évidemment lorsque l'intention inverse, celle de le mettre en relief, anime l'ordonnance du message, comme c'est le cas dans l'usage que l'art fait du langage (...) Mais la norme du langage quotidien qui est de communication et d'économie, c'est l'effacement de la substance phonique au bénéfice de la signification, la transparence du signifiant. (Lyotard, 1971 : 79)

On peut trouver une des premières formulations de ce motif de l'évanouissement du signifiant³⁴ chez Husserl dans ses *Leçons sur la théorie de la signification* (1908), dont le chapitre *Conscience de son de mot et conscience de signification* développe une théorie de la stratification du champ de conscience en fonction de l'intensité attentionnelle qui s'y déploie, en en distinguant quatre degrés (visée thématique, remarquer primaire, remarquer secondaire et arrière-fond), distinction ensuite mise en œuvre pour l'analyse phénoménologique du mot³⁵ :

Prenons le phénomène de son de mot (...) en tant qu'intuitif, par exemple en tant que perception (...) ce n'est pas à lui que va, dans la conscience normale de signification du mot (ici la lecture) notre « intérêt ». Nous jetons la vue dessus ; et pourtant nous ne le percevons pas au sens où nous nous tournons vers un objet en tant qu'il est perçu (...) nous voyons le signe d'écriture, nous le fixons même, mais nous ne le visons pas (...) ce que nous visons c'est quelque chose de tout autre : nous visons des objectivités signifiées, nous vivons dans la conscience de signification. (...) La conscience de son de mot a manifestement pour fonction, non pas de retenir le remarquer primaire qui est accompli en elle, mais de le conduire à la conscience de signification qui est stimulée en même temps. (...) Il existe ici précisément une unité phénoménologique particulière entre conscience de son de mot et conscience de signification. (Husserl, 1995 : 39-45).

Cette « unité phénoménologique particulière », dans le cas des signes linguistiques, réside dans la *modalisation* qui s'établit entre les deux plans, que Piotrowski (2012 : 118-119), en établissant un parallèle entre conceptions husserlienne et saussurienne du signe, analyse ainsi :

l'organicité des constituants du signe procède de leur modalisation dans l'unité du champ attentionnel de la conscience ; les actes de l'intention signitive instituent les consciences de son de mot et de signification en tant que telles, dans les *positions* interdépendantes d'objets d'une visée primaire (perception) et thématique (signification) ; ces positions exposent exhaustivement leurs caractères phénoménologiques respectifs et permettent de rendre compte de l'unité doublement fusionnelle et dissymétrique du signifiant et du signifié.

Ainsi se spécifie phénoménologiquement la dissymétrie formelle entre signifiant et signifié que nous évoquions en 1.

³⁴ Présent également chez Merleau-Ponty, qui inspire directement la citation précédente de Lyotard, par exemple : « quand quelqu'un (...) a su s'exprimer, les signes sont aussitôt oubliés, seul demeure le sens, et la perfection du langage est bien de passer inaperçue » (Merleau-Ponty, 1969 : 16).

³⁵ David Piotrowski (2010, 2012) a proposé une lecture approfondie de ce texte, dont nous avons déjà fait usage (Missire, 2014). On pourra aussi se reporter à l'analyse détaillée de Vermersch (2000).

Complétons la description précédente³⁶ en ajoutant que cette disposition sémiotique fondamentale connaît des modulations selon les pratiques sociales dans lesquelles l'activité langagière s'inscrit, certaines visant précisément à modifier la position initiale du signifiant en remarquer primaire et celle du signifié en visée thématique. Ainsi par exemple les pratiques de récitation de mantras dans l'hindouisme et le bouddhisme tantriques peuvent-elles être décrites comme visant à rompre la relation signitive ordinaire en plaçant le formant linguistique en position de corrélat de la visée thématique, la répétition ayant pour fonction de dissoudre l'automatisme de la relation signitive et l'activation du signifié. D'une autre manière, les prescriptions qui régulent la production des formes et fonds expressifs (mannequins phonétiques anagrammatiques, paronomase, etc.) dans les arts du langage visent-ils à paramétrer différemment les relations sémiotiques entre plans, en induisant des sémosis différées, et, de manière plus générale, un ralentissement des parcours interprétatifs.

Ce phénomène de disposition échelonnée des unités de chacun des plans sur le vecteur attentionnel s'observe également entre unités *sur chaque plan*. Sur le plan du signifié, on pourra ainsi considérer que les unités du niveau thématique sont au centre du champ attentionnel, les unités schématiques ne faisant pas, dans l'usage « ordinaire », l'objet d'une même focalisation³⁷. Mais ici encore, les pratiques langagières pourront faire varier cette disposition initiale en privilégiant des « inversions d'orientation » du vecteur attentionnel. Certaines figures du discours, réifiant des parcours interprétatifs réguliers, peuvent de ce point de vue être décrites comme des *techniques sémiolinguistiques* préconisant ces « changements de phases » : au niveau micro-textuel, la métaphore est par exemple typiquement une figure dans laquelle la forme schématique, ici une molécule sémique, se substitue aux comparant et comparé thématiques auxquels elle est commune³⁸ : le niveau schématique fait alors l'objet de la visée thématique. À un niveau macro-textuel, des pratiques interprétatives comme l'attention flottante préconisée par Freud dans la séance psychanalytique peuvent être caractérisées comme la tentative de laisser un vide en lieu et place du corrélat de la visée thématique afin de favoriser la circulation dans le champ et l'apparition en son centre d'autres formes moins prégnantes que les répétitifs voire ressassés objets du discours de l'analysant³⁹. Dans une telle perspective, lire un texte, écouter une parole, ce n'est pas seulement construire une scène sur laquelle interagissent des entités plus ou moins abstraites, mais, de manière plus générale, activer dans le champ des couples de présentations *logiquement* corrélées entre elles (cf. 1), *structurellement* différenciées (cf. 2, 3, 4), *attentionnellement* échelonnées (cf. 5) et *déclencheuses d'affects*, un texte se laissant décrire dans ce cadre comme un *dispositif sémiolinguistique* contraignant (sans le déterminer totalement) l'enchaînement temporel de ces présentations corrélées, dont une esthétique sémiolinguistique a pour tâche de décrire les principaux types (discursifs, génériques, stylistiques, etc.).⁴⁰

³⁶ Pour une analyse plus détaillée, cf. Missire (2014).

³⁷ Cette précision est d'importance, car elle explique pourquoi les molécules sémiques, définies comme des formes sémantiques apparaissant sur les fonds sémantiques que sont les isotopies, ne jouissent de ces « qualités de formes » qu'au niveau schématique d'organisation, les unités de ce niveau étant elles-mêmes comme « enveloppées » par celles du niveau de la thématique.

³⁸ cf. par exemple l'analyse du haïku de Bashô *supra* 3.

³⁹ En prolongeant l'analogie entre la métapsychologie freudienne et la conception phéno-sémiotique illustrée ici, on pourrait dire que les unités du niveau thématique sont régies par le processus secondaire, celles du niveau schématique par le processus primaire.

⁴⁰ Pour d'autres analyses dans un tel cadre, cf. Missire (2014).

Conclusion

Nous finirons par quelques remarques sur la mise en relation des types de sémosis évoquées avec les trois niveaux de l'analyse que nous avons pris comme cadre.

(i) *Signifiance*⁴¹ : il nous paraît opportun de conserver ce terme pour désigner le régime sémiotique fondamental du niveau du système d'une langue, où se définissent ses unités minimales (phonèmes, morphèmes) et leurs règles de combinaison. Relativement à la signifiance d'une unité, peu importe ce qui est signifié, l'essentiel étant l'identification de cette unité comme signifiance (cf. *supra*. 1). On rejoint ici Benveniste quand, à propos de la distinction qu'il introduit entre niveaux *sémiotique* et *sémantique*, il écrit des unités du premier :

Dans la langue organisée en signes, le sens d'une unité est le fait qu'elle a un sens, qu'elle est signifiance. Ce qui équivaut à l'identifier par sa capacité de remplir une fonction propositionnelle. *C'est la condition nécessaire et suffisante pour que nous reconnaissons cette unité comme signifiance.* [...] *Un tout autre problème serait de se demander : quel est ce sens ?* (Benveniste, 1966 : 127, nous soulignons)

ou encore, « [e]n sémiologie, ce que le signe signifie n'a pas à être défini [...], signifier c'est avoir un sens, sans plus » (1974 : 222)⁴². Généralement inaperçue dans l'activité de parole du fait de son recouvrement par les autres régimes sémiotiques, mais condition de la création incessante de nouveaux signes et de nouvelles significations, la signifiance y est active comme *potentiel*, et peut être présentifiée au sein de jeux de langages dédiés (activité métalinguistique du linguiste dans les opérations de commutation / substitution, montée en généralité épilinguistique du locuteur, activité définitionnelle) ou non (sémantisation de logatomes ou de mots non connus⁴³, création néologique, etc.). Autrement dit, ce régime sémiotique n'est pas limité aux unités du niveau du système mais affecte continûment dans la parole des unités de discours, comme par exemple les unités lexicales⁴⁴.

(ii) *signification* : au caractère potentiel de la relation de signifiance s'oppose celui *actuel* de la relation de signification, dont les relatas sur le plan du signifié (*acceptions, emplois, etc.*) sont l'enregistrement des valeurs routinières reçues par les unités lexicales dans les divers genres et discours de la parole. Ayant évoqué ailleurs⁴⁵ ce niveau relevant d'une *sémantique discursive*, on se contentera ici d'une remarque relative au statut de l'*unification* qui peut être faite des différentes valeurs d'une unité lexicale. Quelles que soient en effet les modalités d'unification privilégiées (*abstractive* : le signifié comme invariant dans les diverses présentations ; *idéaltypique* : le signifié comme assemblage selon un modèle « ressemblances de famille » ; d'*emblématisation* : le signifié comme inventaire d'individus rapporté à l'un d'entre eux jugé prototypique), on peut être tenté de voir dans cette valeur unifiée (*noyau sémique, forme schématique, signifié de puissance, motif, prototype, etc.*) une valeur *en langue* plus

⁴¹ Nous avons analysé plus avant la notion de signifiance en linguistique dans Missire (à paraître).

⁴² Ce caractère *indéterminé* du signifié des unités à ce niveau, déjà souligné de manière étonnamment proche dans les écrits autographes de Saussure (« Une forme est une figure vocale qui est pour la conscience des sujets parlants déterminée, c'est-à-dire à la fois existante et délimitée. Elle n'est rien de plus comme elle n'est rien de moins. Elle n'a pas nécessairement < un sens > précis [...] ». [Saussure, 2002 : 37]), est à mettre en relation avec le caractère magmatique des représentations signalé par Castoriadis (cf. *supra* 1).

⁴³ Cf. Missire (2005 : 246-280).

⁴⁴ Ce qui rejoint le constat d'une « ouverture morphémique » des lexèmes formulé par Visetti (2003) : « Ce que nous appelons 'mot' n'est donc qu'une formation de compromis entre un statut de morphème et un statut de lexème, voire d'identificateur thématique en discours. Si bien qu'un mot, même considéré au niveau le plus intérieur, le plus fonctionnel de la langue, pourra comporter déjà des esquisses de profilage, voire certaines formes d'anticipation thématiques ; et symétriquement une unité lexicale saisie dans un texte gardera facilement une part de son statut morphémique de motif. » (nous soulignons).

⁴⁵ Cf. Missire (2018).

fondamentale que les valeurs *en discours* enregistrées par une sémantique discursive ; et on pourrait être tenté alors de faire « remonter » cette valeur unifiée au niveau du système (vs. celui des normes). Or une telle interprétation suppose l'indifférenciation des deux axes *abstrait / concret* et *virtuel / actuel* : le travail d'unification opérée sur ces « abstractions de premier niveau » que sont les acceptions est lui-même un travail d'abstraction « de second niveau », d'assemblage, ou d'emblématisation, mais il n'y a pas de raison *a priori* de conférer au terme aboutissant de ces opérations le statut de grandeur *virtuelle* caractéristique du niveau du système. Ce qui autorise en effet à assigner un tel statut aux phonèmes et morphèmes d'une langue est le fait que pour le sujet parlant ceux-ci sont (relativement) aisément *reconnaissables* et *délimitables*, cette compétence d'identification du locuteur, vérifiable, donnant de la plausibilité à l'hypothèse d'une signifiance potentielle de ces unités, c'est-à-dire au fond à l'effectivité de leur inscription matérielle dans les sujets. On voit que pour des grandeurs comme les noyaux sémiques, etc. les choses sont assez différentes, ceux-ci apparaissant au terme d'opérations longues et complexes, dans des termes qui souvent ne le sont pas moins⁴⁶ et qui rendent plus sujet à caution le glissement de l'abstrait au virtuel pour ces « êtres de raison ».

Le tableau suivant synthétise les discussions précédentes :

	niveaux de l'analyse	phases du sens	types d'unités ⁴⁷	types de sémiosis
niveaux d'organisation du champ sémiolinguistique (plan du signifié)	parler concret	thématique	entités, processus, états, événements	désignation
		schématique	molécules sémiques	expression
		magmatique	isotopies	
	normes	lexico-constructionnel	acceptions / emplois unifications	signification
	système	morphophonologique	----- ⁴⁸	signifiance

Tableau 3 – types de sémiosis aux différents niveaux d'analyse

Précisons cependant pour sa lecture que :

- (i) les unités des niveaux du système et des normes affleurent continuellement au cours de changements de phases dans la perception sémiotique des locuteurs (cf. par exemple le sentiment épilinguistique) ;
- (ii) les types de sémiosis préférentiellement attachées à chacun des niveaux sont susceptibles d'affecter des unités d'autres niveaux. Ainsi un phonème, un mannequin phonétique peuvent être sémantisés (sur le plan de la *signification* [Jakobson & Waugh, 1980], de l'*expression*

⁴⁶ On pourra s'en convaincre en consultant par exemple les formules des *formes schématiques* proposées dans le cadre de la théorie culiolienne. Cf. par exemple Franckel, Paillard & Saunier (1997).

⁴⁷ Les unités présentées dans cette colonne reprennent les exemples discutés, et n'ont donc prétention à l'exhaustivité. On devrait pouvoir compléter le tableau avec des grandeurs décrites dans d'autres théories sémantiques.

⁴⁸ Nous laissons cette case vide pour souligner le caractère virtuel et indéterminé du signifié à ce niveau. Pour des analyses plus complètes, cf. Missire (à paraître).

[Fónagy, 1983], voire de la *désignation* [Missire, 2014]⁴⁹) ; un thème de discours peut rentrer dans une relation de signification, comme dans les cas d'antonimase, etc.

Références bibliographiques

- ADAM, Jean-Michel & PETITJEAN, André (2005). *Le texte descriptif, poétique historique et linguistique textuelle*. Paris : Armand Colin.
- BACHIMONT, Bruno (2010). *Le sens de la technique : le numérique et le calcul*. Paris : Les Belles Lettres.
- BENVENISTE, Émile (1966). *Problèmes de linguistique générale, I*. Paris : Gallimard.
- BENVENISTE, Émile (1974). *Problèmes de linguistique générale, II*. Paris : Gallimard.
- BONDI, Antonino (2014). *De la valeur au magma ou de Saussure à Castoriadis. Théorie(s) sémiologique comme théorie de l'esprit*. Communication présentée au « Séminaire Formes symboliques du LIAS / EHESS », 29 avril 2014, Paris, France.
- BOTTINEAU, Didier (2008). The submorphemic conjecture in English: towards a distributive model of the cognitive dynamics of submorphemes. *Lexis*, 2, 17-40.
- BRONCKART, Jean-Paul (1996). *Activité langagière, textes et discours : pour un interactionnisme socio-discursif*. Lausanne / Paris : Delachaux et Niestlé.
- CADIOT, Pierre & VISETTI, Yves-Marie (2001). *Pour une théorie des formes sémantiques. Motifs, Profils, Thèmes*. Paris : PUF.
- CASSIRER, Ernst (1972). *La philosophie des formes symboliques, 1. Le langage*. Paris : Minuit.
- CASTORIADIS, Cornelius (1975). *L'institution imaginaire de la société*. Paris : Seuil.
- CASTORIADIS, Cornelius (1997). *Fait et à faire : les carrefours du labyrinthe, 5*. Paris : Seuil.
- COSERIU, Eugenio (1973). *Teoría del lenguaje y lingüística general: cinco estudios*. Madrid : Gredos.
- ERLICH, David (1995). Une méthode d'analyse thématique. Exemples de l'ennui et de l'ambition. Dans F. RASTIER (dir.), *L'analyse thématique des données textuelles : l'exemple de sentiments* (p. 85-103). Paris : Didier Érudition.
- FONAGY, Ivan (1983). *La vive voix. Essais de psycho-phonétique*. Paris : Payot.
- FRANCKEL Jean-Jacques, PAILLARD, Denis & SAUNIER, Évelyne (1997). Mode de régulation de la variation sémantique d'une unité lexicale. Le cas du verbe *passer*. Dans P. FIALA, P. LAFON & M.-F. PIGUET (dirs.), *La locution : entre lexique, syntaxe et pragmatique. Identification en corpus, traitement, apprentissage* (p. 49-68). Paris : Klincksieck.
- HUSSERL, Edmund (1995). *Leçons sur la théorie de la signification*. Paris : Vrin.
- JAKOBSON, Roman & WAUGH, Linda (1980). *La charpente phonique du langage*. Paris : Éditions de Minuit.
- KLEIBER, Georges (2012). De la dénomination à la désignation : le paradoxe ontologico-dénominateur des odeurs. *Langue française*, 2 (172), 45-58.
- KÖHLER, Wolfgang (1964). *Psychologie de la forme*. Paris : Gallimard.

⁴⁹ Voir aussi plus récemment les travaux sur la submorphémie (Bottineau, 2008).

- LYOTARD, Jean-François (1971). *Discours, figure*. Paris : Klincksieck.
- MERLEAU-PONTY, Maurice (1969). *La prose du monde*. Paris : Gallimard.
- MISSIRE, Régis. (2005), *Sémantique des textes et modèle morphosémantique de l'interprétation* (Thèse de doctorat). Université Toulouse II, Toulouse. Disponible en ligne sur : <http://www.revue-texto.net/Inedits/Missire/Missire_These.html>. (Consulté le 28/03/2018).
- MISSIRE, Régis (2014). Semiosis textuelle, stratification du champ attentionnel et déstratification des plans du langage. Dans D. ABLALI, S. BADIR & D. DUCARD, *Documents, textes, œuvre : perspectives sémiotiques* (p. 351-365). Rennes : PUR.
- MISSIRE, Régis (2018). Unités linguistiques d'une sémantique discursive, *Langages*, 210 (1), 17-34.
- MISSIRE, Régis (à paraître). *Faire sens et Avoir un sens*, Note sur la signifiance linguistique, *Pratiques*, 179-190.
- PIOTROWSKI, David (2010). Morphodynamique du signe I. L'architecture fonctionnelle. *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 63, 185-203.
- PIOTROWSKI, David (2012). Morphodynamique du signe III. Signification phénoménologique. *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 65, 103-123.
- POTTIER, Bernard (2000). *Représentations mentales et catégorisations linguistiques*. Louvain / Paris : Peeters.
- PREVOT, Anne-Marie (2003). *Dire sans nommer : étude stylistique de la périphrase chez Marguerite Yourcenar*. Paris : L'Harmattan.
- RASTIER, François (1989). *Sens et textualité*. Paris : Hachette université.
- RASTIER, François (1991). *Sémantique et recherches cognitives*. Paris : PUF.
- RASTIER, François (2001a). Du signe aux plans du langage. *Cahiers Ferdinand de Saussure* (54), 177-200.
- RASTIER, François (2001b). L'action et le sens. Pour une sémiotique des cultures. *Journal des Anthropologues*, 85-86, 183-219.
- RASTIER, François (2003). Formes sémantiques et textualité. *Cahiers du CRISCO*, 12, 99-114.
- RASTIER, François (2007). Passages. *Corpus*, 6, 25-54.
- RASTIER, François (2015). *Saussure au futur*. Paris : Les Belles Lettres.
- ROSENTHAL, Victor & VISETTI Yves-Marie (1999). Sens et temps de la Gestalt. *Intellectica*, 28, 147-227.
- SAUSSURE, Ferdinand de (1995). *Cours de linguistique générale*. Paris : Payot.
- SAUSSURE, Ferdinand de (2002). *Écrits de linguistique générale*. Paris : Gallimard.
- VERMERSCH, Pierre (2000). Husserl et l'attention. 3. Les différentes fonctions de l'attention. *Expliciter*, 33, np.
- VYGOSTSKY, Lev (1985). *Pensée et langage*. Paris : Éditions sociales.
- VISETTI, Yves-Marie (1998). La place de l'action dans les linguistiques cognitives. *Texte !* np. Disponible en ligne sur <http://www.revue-texto.net/Inedits/Visetti/Visetti_Place.html>. (Consulté le 28/03/2018).

VISETTI, Yves-Marie (2003). *Formes et théories dynamiques du sens* (Mémoire d'habilitation). Université Paris X, Nanterre. Disponible en ligne sur <http://www.revue-texto.net/Inedits/Visetti/Visetti_Formes1.html> (consulté le 02/04/2018)

VISETTI, Yves-Marie & CADIOT, Pierre (2006). *Motifs et proverbes. Essai de sémantique proverbiale*. Paris : PUF.